



Laisser traces en transit : expériences et langues en itinérance

MARILOU SARRUT

Doctorante en géographie sociale, approche anthropologique, à l'Institut de recherche pour le développement, UPC/CESSMA/ICM, s.marilou@hotmail.fr

MARIE-CAROLINE SAGLIO-YATZIMIRSKY

Anthropologue et psychologue, Inalco/CESSMA/ICM, marie.caroline.yatzimirsky@inalco.fr

Introduction

M. S. Il y a cinq ans, je contacte Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, très intéressée par la lecture de son dernier livre, *La voix de ceux qui crient* (Saglio-Yatzimirsky 2018). Ce regard analytique, à l'intersection de l'anthropologie et de la psychologie, autour de la violence faite à la parole des demandeurs d'asile, m'a bouleversée tout en me donnant des clés sur la recherche et ses possibilités. Avec les années, nos deux regards se sont ainsi croisés à de multiples reprises, abordant respectivement nos travaux anthropologiques – et désormais géographiques pour ma part. Nos approches se rencontrent car elles partent résolument du terrain, des langues et de la parole des acteurs de la migration.

En partant de mon terrain de thèse et d'un dispositif de parole et d'écriture que j'ai mené au Panama dans un camp de transit, nous proposons de faire dialoguer nos regards et les disciplines qui nous semblent nécessaires pour appréhender toute la complexité de ce qui se joue au cœur de la migration. Il s'agit d'abord d'appréhender un espace-temps de la migration qu'est le transit, à la croisée de la géographie et de l'anthropologie, puis de comprendre les traces qui sont laissées à travers l'observation et l'ethnographie, tout en interrogeant le sujet et son expérience des violences migratoires à partir d'un point de vue psychologique. En s'intéressant à la question du transit et de ce qui s'y joue, nous envisageons les trajectoires migra-

toires comme des moments où se créent des sociabilités, des mobilisations de ressources, mais aussi des adaptations et des pratiques, notamment des pratiques graphiques. Ainsi, ce dialogue est avant tout une rencontre entre deux regards, deux postures, deux expériences face à des pratiques performatives et graphiques qui ont eu lieu là où la violence y avait pourtant effracté¹ la parole.

Là où tout se brise : le Darién, l'enfer au milieu de trajectoires déjà bien effractées

M.-C. S.-Y. Peux-tu commencer par me raconter comment démarre cette aventure pour toi : entre le terrain dans un camp de transit et la création de ce projet graphique ?

M. S. J'ai le sentiment que cette histoire commence par une rencontre particulière sur le terrain. Deux semaines après mon arrivée au Costa Rica en février 2022, j'arpentais les routes pour comprendre les diverses trajectoires et les expériences de transit des migrants africains et asiatiques qui souhaitaient rejoindre les États-Unis. Je suis assise à l'arrêt de bus à la

1. On parle couramment d'effraction traumatique en psychologie clinique et psychiatrie pour caractériser un patient dont l'appareil psychique a été débordé par la violence, qui est en état de sidération et d'effroi, et dont les capacités cognitives et de liaison sont limitées (voir Saglio-Yatzimirsky 2018).

frontière entre le Costa Rica et le Nicaragua. Il est 6 heures du matin et trois bus sont déjà passés, j'ai en effet entendu dire qu'il vaut mieux traverser la frontière à l'aube. Puis j'aperçois six jeunes hommes, qui dénotent clairement dans le paysage. Tous portent des habits traditionnels qui, au premier coup d'œil, semblent d'origine indienne. Bien qu'on devine que leurs habits doivent être originellement blancs, ils sont désormais recouverts de boue séchée. Certains ne portent même pas de chaussures. Alors qu'ils semblent complètement perdus, je me dirige vers eux pour leur indiquer le chemin afin qu'ils évitent de se faire arrêter. Mais ils ne parlent ni anglais, ni espagnol, la seule chose qu'ils me répètent en boucle est : « Sri Lanka, Sri Lanka to United States ». C'est une myriade de questions qui m'arrivent à l'esprit, mais surtout un « pourquoi » : pourquoi sont-ils là ? Pourquoi il y a des Sri Lankais en *lunghi* (drap noué à la taille) entachés de boue, sans chaussures et presque sans affaires à la frontière du Nicaragua ?

Au cours de mon terrain d'enquête en itinérance aux trois frontières² du sud de l'Amérique centrale, les rencontres comme celle-ci se sont multipliées, et avec elles mes questions. Sous mes yeux défilaient des centaines de personnes par jour, des corps en mouvement si abîmés, criblés de piqûres et de blessures, des pieds souvent nus, lacérés, écorchés, et puis cette boue prégnante systématique sur leurs habits : « Mais par quel enfer passent toutes ces personnes ? » fut une question qui me tourmentait inlassablement. Qu'ils viennent du Bénin, du Congo, du Sénégal, du Népal, de l'Inde, de l'Ouzbékistan³ ou du Venezuela, de l'Équateur ou de la Colombie, tous faisaient systématiquement mention d'un terme : le *Darién*, accompagné d'un champ lexical mortifère et terrorisant. L'une des phrases qui revenaient le plus souvent lors de nos échanges (en anglais, en espagnol ou bien en français) était : « *Darien Jungle, it's hell, I wouldn't wish it on my worst enemy*⁴. »

D'écoute en recherche, je commence à appréhender ce *Darién* presque mythifié par toutes les représentations qu'on lui associe. Le Darién est tout d'abord une région administrative du Panama qui correspond à la partie la plus au sud du pays et qui fait donc frontière avec la Colombie. Cette frontière a toutefois la particularité d'être matérialisée topographiquement par une jungle de plus de 572 000 hectares rendant le tracé géopolitique de la frontière pratiquement invisible. Ainsi pour les personnes en migration, c'est la jungle, dans son entièreté et dans toute sa dangerosité, qui fait frontière en tant qu'élément topographique et non comme entité administrative et politique. Appelée aussi « *el Tapón del Darién*⁵ », cet espace est considéré comme particulièrement hostile. La vie humaine y est supposée presque impossible, à part pour des

groupes bien spécifiques : les trafiquants de drogues et les paramilitaires, tous considérés comme armés, dangereux et reclus, ayant pris place et surtout contrôle de cet espace.

Afin de rejoindre les États-Unis, les personnes en migration doivent ainsi traverser cette jungle, l'un des rares chemins pour atteindre l'hémisphère nord⁶. Cette traversée représente un trajet de trois à quinze jours à l'épreuve des fleuves, marées, chemins boueux, précipices, animaux dangereux et rencontres avec des groupes armés, et ce généralement sans pouvoir manger et avec un accès à l'eau très limité. La longueur du trajet dépend de nombreux facteurs : capacités physiques liées à l'état de santé (obésité, problème cardiaque, handicap, etc.), imprévus environnementaux (crue des fleuves, tempêtes, animaux sauvages) et humains (rencontre avec des groupes armés, agressions sexuelles, perte d'un membre de la famille sur la route). À cela s'ajoute la dimension psychique (peur, angoisse, confusion, etc.) dans un lieu où tout devient soudainement altérité mais aussi adversité, car la grande majorité des migrants ont une méconnaissance de la difficulté et de la dangerosité de ce transit à travers la jungle, dont la soudaineté rajoute à la violence de l'expérience.

Ce portrait, quoique rapide et fragmenté, de l'expérience vécue dans cette jungle du Darién, me permet de te sensibiliser au contexte dans lequel se meuvent les personnes que je rencontre et qui me semble être une expérience traumatique.

Construire un cadre autour de la parole traumatique

M.-C. S.-Y. Le terme d'expérience traumatique a absolument sa place dans ce que tu racontes : ce qui fait trauma, c'est autant l'intensité de la violence psychique que sa soudaineté. Quand quelqu'un vit une expérience très désorganisée et menaçante – et la jungle est en cela l'archétype du danger et de l'espace-temps retourné –, il perd ses repères spatio-temporels. Tu m'as raconté que ces hommes, ces femmes et ces enfants qui marchent dans la jungle n'ont parfois que les vêtements des autres laissés sur le chemin comme seul repère pour avancer : c'est d'une violence inouïe. Car des vêtements abandonnés sont autant de traces de personnes qui ont délaissé ce qui servait à les couvrir. Ce sont aussi les traces d'autres qui se sont potentiellement perdues. C'est un repère fou, à la limite de l'oxymore : non pas un signal, une pancarte, une indication, mais un vestige de la détresse des survivants qui fraye le passage. Le manque de repères habituels, l'obligation d'interpréter immédiatement pour survivre, désorganisent la psyché. Il ne faut pas oublier que la puissance traumatique est d'abord cognitive, avec une impression de confusion,

2. Nicaragua/Costa Rica, Costa Rica/Panama et Panama/Colombie.

3. J'ai rencontré sur le terrain plus de 25 nationalités venant des continents asiatique et africain.

4. « La traversée du Darién, c'est un véritable enfer, je ne la souhaite pas à mon pire ennemi. »

5. Littéralement « le bouchon du Darién ».

6. Il existe d'autres possibilités pour traverser mais qui sont toutefois bien plus coûteuses, moins connues et qui sont souvent réservées à des réseaux distincts, notamment des réseaux par nationalité (ouzbek et népalais par ex.).

d'oubli, de perte des repères chronologiques, et qu'un de ses symptômes est la déréalisation, c'est-à-dire que l'on ne reconnaît plus très bien le décor dans lequel on vit, on ne sait plus très bien si ce qui est en face de soi est réel ou non. Le réel semble transmué en cauchemar et le sujet ne peut plus y fixer son expérience.

Par ailleurs, les personnes dont tu parles ne sont pas préparées à affronter l'adversité quand elles arrivent à la frontière du Darién. Souvent elles ont déjà un long parcours migratoire, avec un cumul de traumatismes. Avoir quitté son pays d'origine est souvent le fait de violences (politiques, religieuses, ethniques, intrafamiliales, etc.). Ces violences se renouvellent le long des routes migratoires, en particulier sur les voies terrestres (extrêmes vulnérabilité et précarité, épuisement physique, passeurs, exploitation et esclavage pour pouvoir « gagner » la suite du voyage, etc.). Or la répétition mortifère est le principe du trauma. Cette traversée de la jungle du Darién ébranle à nouveau tous les cadres spatio-temporels déjà rendus instables chez certains, ou ravive l'angoisse intense des expériences mortifères (peur du viol, du vol, du racket, de la menace armée, etc.). La fragilité psychique peut être intense.

Peux-tu ainsi me dire comment tu as mis en place un espace de parole et d'écriture dans ce contexte particulier ?

M. S. Pour pouvoir comprendre, au plus près de leurs expériences, les enjeux de cette frontière, je décide, quelques semaines après mes premiers échanges au Costa Rica, de m'approcher de ce *Darién* qui génère tant de discours et de représentations. C'est ainsi que je me retrouve interprète en français/anglais/espagnol pour une ONG du camp de transit se trouvant juste après la sortie de cette jungle, dans la ville de Metetí au Panama. Entre 1000 et 2000 personnes y transitent chaque jour. Ce lieu représente un espace d'urgence absolue où l'accueil se résume finalement à subvenir à des besoins primaires que certains n'ont pu satisfaire pendant plus de quinze jours : manger, boire, prendre une douche, aller aux toilettes, etc. C'est aussi pour eux un moment où ils peuvent se sentir, pour la première fois depuis des jours, « pris en charge », dans le sens où ils rencontrent un espace où ils peuvent enfin délaissier, pour un temps, ce sentiment de menace permanente éprouvé dans la jungle, et, pour la plupart, tout au long de leurs trajets migratoires. Ce lieu leur permet également de laver leurs vêtements de cette boue prégnante, collante – et qui leur rappelle la jungle –, et avec elle tous les souvenirs associés. Cela peut aussi être le moment de se faire couper les cheveux, à l'abri de la pluie, dans la cabane réservée aux chargements de téléphones mobiles qui s'empilent. En effet, une fois les premières nécessités réglées, un temps d'attente s'installe, un temps de questionnements mais surtout d'effacement où ils réalisent enfin qu'ils sont sortis de « l'enfer ».

« *It was hell* » sont ainsi souvent les premières paroles qui engagent notre rencontre. Chaque jour, je m'assieds avec une

personne ou des groupes sous la seule cabane en bois⁷ qui abrite, un tant soit peu, du soleil tapant ou de la pluie battante. Nous y sommes assis pour que les personnes puissent se sentir à l'abri du temps, mais aussi à l'abri des oreilles et des regards. Mais quelle difficulté d'essayer d'offrir une sorte d'intimité lorsqu'elle a été violée à maintes et maintes reprises ! Cette intimité, c'est pour la parole que je la recherche : trouver un cadre malgré le chaos, un espace où la parole a une place, ou du moins où elle est peut-être accueillie.

Le camp était un chaos permanent. L'ensemble du terrain n'est que boue, les personnes sont maintenues à l'étroit, dans un lieu grillagé et fermé qui les prive pour un temps d'une des libertés qu'ils ont prises au moment de leur départ : circuler. Mais la jungle est tant traumatique que ce camp, bien que délabré et ne respectant presque aucune norme de santé fondamentale, est très généralement vécu et représenté comme accueillant. C'est dans cet espace que s'est créé, puis s'est précisé jour après jour, un cadre dans lequel je pouvais accueillir les personnes, leurs paroles et leurs écritures. Si la première rencontre se faisait autour de l'interprétariat pour répondre aux besoins élémentaires, un second temps était consacré à l'explication de la suite du parcours à l'aide d'une carte de l'Amérique centrale fournie par Médecins sans frontières (MSF). Nous échangeons, autour de cette carte, sur leur parcours, leurs rêves et désirs, mais aussi sur leurs difficultés, leurs vulnérabilités, sur les violences qu'ils avaient parfois subies et leurs tristesses. Un dernier temps était dédié à l'écriture. Je leur donnais mon carnet pour qu'ils puissent écrire dans leur langue maternelle ou celle dans laquelle ils souhaitent s'exprimer. Comme seule consigne, je leur disais : « Laissez-moi un peu de vous, pour que l'on se souvienne de notre échange. » J'expliquais qu'ils étaient libres d'inscrire ce qu'ils souhaitaient, et qu'il n'y avait pas de nécessité de traduire, juste de laisser traces de leur passage comme ils l'entendent, eux.

J'ai ainsi mené une soixantaine d'entretiens sous cette cabane, parfois par terre dans la boue, ou bien à l'abri d'une tente et/ou dans la rue. Parmi ces rencontres, 49 personnes ont accepté de déposer traces dans mon carnet d'enquête, et ce dans les 17 langues suivantes : l'hindi, le pendjabi, l'ourdou, le népal, le pachto, le bengali, le chinois, le somali, le tigrigna, l'haoussa, le malinké, le wolof, le swahili, le portugais, l'espagnol, l'anglais et le français. L'ensemble des échanges et les moments d'écriture ont eu lieu alors que j'avais clarifié pour mes interlocuteurs ma position et le double rôle que j'avais dans le camp : volontaire interprète et chercheuse en géographie et en anthropologie. Les personnes étaient ainsi conscientes de la teneur de notre échange, mais aussi de la possibilité que leurs propos soient retranscrits et publiés.

7. Cet abri construit par l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) il y a quelques mois est censé faire office de cantine pour permettre aux migrants de se nourrir de manière plus équilibrée. L'ironie ? La cantine n'ouvre pas. À défaut de constituer un abri en attendant cette ouverture, il est en fait privatisé par les salariés de l'OIM pour les entretiens qu'ils ont besoin de mener.

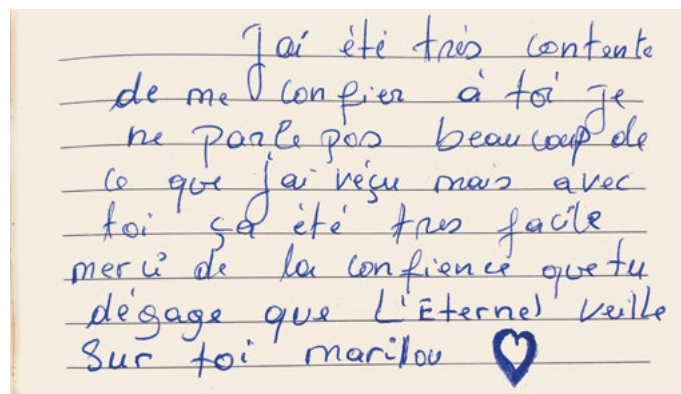
M.-C. S.-Y. En effet, dans tes espaces d'échange, les personnes ont pu parler, elles l'ont souhaité, et elles y ont trouvé quelque chose. Tu mets en place, de manière assez spontanée, un dispositif d'écoute où tu prends ce qui vient : la parole de l'autre. Par ta bienveillance et ton écoute, tu proposes un cadre soutenant. Écouter les récits de violence et accueillir la parole, c'est déjà dans un premier temps permettre à l'autre d'être entendu comme « sujet digne de réponse » (Laub 2015 : 87). Ainsi même si ton but n'est pas de soigner à proprement dit, il relève certainement du care.

M. S. Exactement, c'est, tout d'abord et avant tout, un espace d'écoute et de confiance qui se crée juste après des expériences multiples où la parole a été écorchée, bafouée et même écrasée à maintes reprises, que ce soit dans le pays ou bien sur les chemins de la migration. Dans la jungle, la parole est mise à l'épreuve, elle est souvent minimaliste et passe sur des modes de discours très contraints et restreints : paroles informatives (« fais attention », « passe par là »), paroles intérieures (« je ne vais pas tenir », « il faut tenir », « c'est si difficile »), paroles ritualisées telle une prière lorsqu'ils croisent un mort sur la route, lorsqu'ils implorent l'aide de leur Dieu pour avoir la force de continuer. Bien que contraints dans un cadre bien précis (le camp fermé), nos échanges se forment dans un espace où la parole est libre, ou du moins non restreinte à des modes de discours contraints et sous contrôle. Mon rôle d'interprète sur le camp permet une communication dans une langue tierce qu'ils comprennent ou la langue maternelle de certains, leur offrant la possibilité « d'inscrire leurs expériences dans l'ordre du langage », comme le rappelle Laure Wolmark (2020 : 207) lorsqu'elle analyse la fonction des récits traumatiques. Il me semble que cela permet à une parole plus intime d'émerger.

M.-C. S.-Y. En effet, et c'est là je crois qu'il faut réfléchir très spécifiquement à cette modalité que tu proposes en fin de séance d'écoute : tu leur proposes d'écrire et de laisser une trace. Qu'est-ce qui est dit dans les mots que ces personnes t'ont laissés ?

M. S. Dans la plupart des textes se recoupent des invariants autour de la question de cet accueil de la parole tels que : la reconnaissance d'un partage, d'une confiance qui s'est créée, un mot de remerciement, un soulagement, etc. Ainsi certaines personnes ont laissé pour traces seulement quelques phrases pour qualifier cet échange que nous avons eu ensemble.

Ce texte (fig. 1) décrit une rencontre et un échange tout à fait particuliers. Un jour très pluvieux où sont arrivées plus de 1500 personnes dans la même journée, cette femme attendait en ligne avec un grand sourire. Alors que je m'assois avec elle pour échanger autour de la carte, elle s'effondre en larmes tout en me livrant son histoire, les violences qu'elle a subies, les traumas qu'elle a traversés dans leurs détails les plus intimes. Désespérée face à tant d'expériences violentes, je ne sais comment l'aider, à part l'écouter. À la fin de notre échange, je lui laisse alors mon carnet. Avec son accord, je pars prévenir Sonia, une psychologue de MSF, pour qu'elle puisse être prise



J'ai été très contente
de me confier à toi je
ne parle pas beaucoup de
ce que j'ai vécu mais avec
toi ça été très facile
merci de la confiance que tu
dégages que L'Éternel veille
sur toi marilou ♥

Fig. 1 – Texte écrit en français par une femme camerounaise le 19 mai 2022, camp de transit, Metetí, Panama.

en charge thérapeutiquement. Le doute m'envahit à nouveau : ce travail n'est-il pas en train de rouvrir des blessures, que je suis par ailleurs incapable de panser, dans un moment de transit et de vulnérabilité si fort ? Je la retrouve, le carnet est fermé sur la table. Elle partira ce soir-là dans les premiers bus, direction le Costa Rica. Dans ses mots, elle n'a pas choisi de revenir sur notre discussion mais plutôt de qualifier ce que cet échange lui a permis : à la fois de trouver un espace de confiance mais aussi de libérer une parole qui fut maintes fois écrasée.

M.-C. S.-Y. Pour certains, verbaliser l'impensable est très important, car le pire dans cette expérience serait de ne pas être cru, et d'être renvoyé à l'horreur dans la solitude des reviviscences traumatiques. Mais pour d'autres, il peut y avoir un effet dévastateur : proférer l'horreur, c'est la faire exister une fois pour toutes. Parler fait aussi exister la réalité, et la réalité est destructrice. Pour cette jeune femme, tu as eu une posture très dynamique, tu l'as orientée vers une psychologue car tu as bien perçu qu'elle avait besoin d'être soutenue thérapeutiquement. Et elle t'a très joliment remerciée par son mot. Le lexique est fort : « confiance, confier », et elle t'envoie la bénédiction de Dieu. Elle dessine un cœur pour dire le lien de confiance. Quelque part, tu lui permets d'en appeler à « l'Éternel » pour qu'il veille sur toi. Et elle, qui a été « victime » de nombreuses violences, a trouvé ici de la force dans cet échange. Tu l'as bien décrite : elle est lumineuse, et sort renforcée et plus active de cet échange où elle se retrouve comme auteure, avec quelqu'un qui l'écoute pleinement.

Dans la suite du texte de la femme camerounaise, ses mots disent à la fois que l'échange leur a fait du bien, et que ce sont des échanges libres. Ils parlent d'aide et d'invitation. Cela me paraît très important que ces hommes et ces femmes qualifient eux-mêmes cet espace de libre, dans des parcours où ils sont si peu entendus, soit que leurs paroles aient été écrasées par les violences dans le pays d'origine, trompées lors des passages monnayés, ou méprisées par les régimes de l'asile.



Fig. 2 – Photographie de la carte MSF utilisée au sein du camp de transit, Metetí, Panama

Refaire une chronologie : s'inscrire dans le réel par la narration

M.-C. S.-Y. Il y a ensuite ce second temps dans votre échange, qui est l'utilisation de la carte pour expliquer la suite du parcours et discuter avec ces personnes en transit de leurs trajectoires et de leur continuité. Cette inscription, par la géographe que tu es également, est essentielle : en leur proposant cette carte, tu vas les orienter géographiquement mais surtout psychologiquement. Donc le premier médium que tu leur as présenté est quelque chose de spatialisé qui les oblige à visualiser ce qui pour eux est, pour l'instant, de l'ordre du chaos et de la confusion. Tu leur montres un espace : « on est là », « après il y a ça », la carte est un bon médium. « Vous l'avez fait, c'est fini, vous l'avez réussi. Nous on est là, et là c'est le futur, ce que vous espérez. » Faire le récit de la violence consiste à faire émerger une possible narrativité ; avec elle, sa chronologie reconstruite va permettre de renvoyer l'expérience (la traversée cauchemardesque de la jungle) au passé et non plus de la garder collée au présent. La raconter, c'est se mettre un peu à distance et s'en détacher, comme on se lave de la boue de la jungle qui continuait jusque-là à coller à la peau. L'exercice graphique que tu leur proposes leur permet de se projeter à nouveau dans un futur, tu les prends à ce moment-là. Cela fait d'un moment de transit un jalon dans leurs parcours. Tu construis une étape, et donc tu lui donnes sens.

M. S. La carte, comme outil pour construire l'échange, s'est imposée alors dès les premiers jours (fig. 2). Ce fut une demande presque systématique de la part des personnes afin de se projeter vers une possible suite, *post-Darién*⁸. Chaque échange incluait ainsi comme étape celle de refaire une chronologie de leurs parcours, de mettre en place un mode de réorganisation de leur narration, qui avait été brisée et empêchée jusque-là. En effet, à la question « depuis combien de temps êtes-vous parti ? », s'impose la nécessité de savoir quel jour nous sommes, quelle heure il est. Régulièrement, ils utilisent leur téléphone en regardant le calendrier ou bien en me montrant des photos pour ponctuer leurs propos et avoir les dates. Parfois, ils sont sans téléphone ni montre. Ils demandent alors à des amis ou à des personnes rencontrées sur le parcours de les aider à se resituer. Cette étape a pour conséquence directe de leur permettre ensuite de comprendre dans quel pays ils sont, quelle langue y est parlée, comment fonctionne le lieu, quels sont les enjeux qui les attendent pour pouvoir continuer, etc. Au-delà, refaire une chronologie de leurs parcours leur permet alors de se « remettre en route » en quelque sorte, en se préparant à la suite du trajet qui les attend – plus de 7 000 kilomètres et au moins cinq autres pays à traverser.

8. Ce terme de *post-Darién* était très utilisé entre les humanitaires pour définir les conséquences traumatiques sur les personnes et tout ce qui s'ensuivait après cette expérience.

Une des personnes que j'ai rencontrées et avec qui nous avons entamé une narration était un jeune homme de Somalie qui sortait à peine d'un coma dit « syndrome de résignation⁹ ». En plein milieu de la jungle, il s'est soudainement endormi. Ces amis l'ont ainsi porté en fabriquant un brancard avec des bouts de bois et une couverture qui faisait office de lit pour soulever son poids. Il me le dit lui-même : « *My head was disconnected of my eyes and my body*¹⁰. » Ce coma représente le paroxysme de la perte de tout repère et le besoin du corps de se protéger, et donc de se couper de la violence du monde extérieur.

C'est un groupe de Sénégalais, inquiet pour lui, qui me demande de lui parler. Il est allongé, ou plutôt effondré sur un lit de camp, positionné sous l'un des seuls arbres du camp qui protègent du soleil. Il m'explique que le temps d'être pris en charge par l'hôpital, ces amis (rencontrés au Brésil) ont continué la route sans lui, il se sent trahi : « *I don't ever trust someone, never, they leave me, they lied to me, they told me : "it's life or death together", they lied*¹¹ ! » S'il ne se souvient pas des trois derniers jours de son périple, il tente de les reconstituer avec des informations récupérées auprès des personnes rencontrées sur la route. Il y a une recherche réelle de sa part pour comprendre ce qui lui est arrivé, nous passons alors plusieurs heures à échanger et entamons ensemble la narration et la reconstitution de son parcours. Plusieurs fois, je propose d'arrêter l'échange, car il se tient la tête comme si elle allait tomber de son corps, tellement l'action de se souvenir lui donne des maux de tête. En me parlant de la jungle, il commence à pleurer, à s'effondrer, puis se remet à parler : « *I prefer to speak than keep my tears inside my body, because it's not good to keep the problems inside*¹². »

Voici la trace qu'il a souhaité laisser de lui (fig. 3) : il me tend le carnet, fermé, en me précisant qu'il a arrêté la narration de son parcours à partir du Brésil, car c'était trop dur pour lui jusqu'à la jungle et parce qu'il est épuisé.

J'ai fui la Somalie en 2009 pour me rendre au Kenya, après qu'Al-Shabaab¹³ a tué mon père. Je me suis enregistré dans un camp de réfugiés au Kenya. J'ai reçu un mandat du HCR et j'y suis resté en tant que réfugié. Malheureusement, le gouvernement kenyan a commencé à expulser les réfugiés somaliens par la force. Nous avons été maltraités et amenés au KASARANI Stadium d'abord, et ensuite nous avons été déportés à Mogadiscio en Somalie. J'avais 100 dollars américains. Cet argent a été donné à chaque réfugié lorsqu'ils nous ont déportés. J'ai continué mon voyage jusqu'à Galkacyo

[Somalie]. J'y suis resté un certain temps. J'ai réussi à obtenir un passeport somalien à Galkacyo. J'étais comme un étranger car je ne pouvais pas parler le dialecte Mudug et je ne connaissais pas la culture. Après un certain temps, j'ai réussi à retourner au KENYA en 2015. Je suis resté au Kenya pendant un an. J'ai travaillé dans un restaurant appelé Alfawzi.

En février 2016, je suis allé en Zambie. J'ai commencé à travailler avec des jeunes qui transportaient différentes marchandises du Congo et du Sud-Soudan. Malheureusement, un jour, des vols à main armée nous ont bloqué le chemin. Nous étions deux remorques. Ils ont d'abord attrapé la première remorque qui nous précédait. Ils ont tué le chauffeur et ses deux assistants. Nous (moi et notre chauffeur) avons échappé de peu à la mort. L'autre garçon, qui s'est échappé dans une autre direction, nous ne savons pas s'il a survécu ou non. Après cela, j'ai réussi à aller en Afrique du Sud.

Après avoir séjourné en Afrique du Sud pendant quelques mois, j'ai réussi à obtenir un permis de conduire. J'ai travaillé comme chauffeur de camion pendant un certain temps. Puis il y a eu un autre problème de voyous armés. Ils arrêtent les étrangers. Ils les battent, les fouillent, leur prennent tout ce qu'ils ont et mettent le feu au camion. Ces incidents ont été signalés à la police sud-africaine, mais sans succès.....?¹⁴

M.-C. S.-Y. Ce jeune homme te raconte une histoire de multiples déplacements où il est à chaque fois étranger (même dans son propre pays, la Somalie, dans une région où il ne comprend pas la langue locale quand il y revient) et où il subit la violence. Comme dit précédemment, ce qui fait trauma, c'est la répétition. Par ailleurs, il ne s'agit pas de n'importe quelle violence, mais de celle d'homme à homme, des hommes qui agressent, violent, tuent, forcent à fuir. Ce parcours sur des années se rejoue pour lui au Brésil, et c'est là qu'il te dit qu'il ne peut plus raconter. Il a été trahi alors qu'il se pensait peut-être enfin sauvé, arrivé sur ce continent, loin de l'Afrique, où il avait vécu l'horreur dans tous les pays traversés. Cet homme est chauffeur professionnel, il parcourt d'immenses distances, pour des motifs à la fois professionnels (ce qui lui permet de vivre) et politiques (ce qui lui permet de survivre). Au cours de son ultime voyage, celui vers le Brésil et le Panama, se rejoue l'abandon par ses compagnons de route. Et dans la traversée de la jungle, la violence est telle qu'il n'a plus les défenses pour faire face : il coupe les liens sensibles avec la réalité devenue trop cruelle. Cela m'évoque le livre *Le garçon qui voulait dormir* d'Aharon Appelfeld (2012), survivant de la Shoah qui décrit ce phénomène où son corps se ferme hermétiquement à la réalité trop violente et s'enferme dans un sommeil profond. Dans l'ouvrage, le jeune protagoniste renoue dans le sommeil avec la mémoire de ses parents, avec sa langue et avec des formes de vie plus accueillantes. Pour lui aussi, ce sont les personnes qui l'entouraient qui l'ont porté. Tous deux, le jeune homme du livre d'A. Appelfeld et ce jeune Somalien, sont ainsi portés par les autres au sens propre et symbolique.

Un autre élément intéressant dans le récit écrit par cet homme, c'est qu'il décide de te raconter son histoire de manière très informative et de l'arrêter là où il veut, pour l'instant. Il la circonscrit dans le temps et l'espace. C'est une forme d'élaboration narrative qui peut être psychologiquement thérapeutique. Il est aussi

9. Ce syndrome est diagnostiqué en Suède après que des centaines d'enfants exilés, dont les parents se sont vu refuser l'asile, tombaient dans des formes de sommeil permanent.

10. « Ma tête s'est déconnectée de mes yeux et de mon corps. »

11. « Je ne ferai plus jamais confiance à personne, jamais, ils m'ont laissé, ils m'ont menti, ils m'ont dit : "c'est vie ou mort ensemble", ils ont menti ! »

12. « Je préfère parler plutôt que de laisser mes larmes à l'intérieur de mon corps, ce n'est pas bien de garder les problèmes en soi. »

13. Aussi appelé Harakat al-Chabab al-Moudjahidin, Al-Shabaab est un groupe terroriste islamiste somalien d'idéologie salafiste djihadiste créé en 2006 lors de l'invasion éthiopienne. (Voir Marchal 2018).

14. Je remercie Amina Adam Hussein pour la traduction de ce texte.

1^{er} April 2022. Mohamed burhan
Long time 2009

Waxan kaso Cararway Somalia 2009
Marki ay aabe dileen Alshabaab. ka dib
Kenya ayaa iska diwaan gashay xerada
Gaxootiga Aliya iyo Mandate na meshan
ka gaartay. intas kadib Kenya Waxay
Bilowday inay dadka ku Celiso Somalia
iyado Si Xaag ah dadka isugu garsay
Istadium KASARAKI. Waxan ku jirey
Dadki Mugadisho Laga dajiyay.
Isla Maalinkas dadka Lasoo Raafay
Waxa Loo garsiiyay min 100\$ bogaalkas
Baan Caalka ku tagay meeshana
ka goostay Bossaport Somaliga
Waxan Joogay Caalka Xaga baan ka
Shagaystay Anoo dadka isku dhex garna
lahadooda iyo Dhagaalkoodaba. After.
Waxan Kenya kulaabtay 2015 Janu
Waxan Joogay hal Sana waxana ka
Shagaystay Makhayad la dhaho ALFOWI
Street

2016 ka Febro Waxan imid Zambia
Waxan Lashaganayay dhalinyaro gaar
Petrol Congo iyo South Sudan
kuwa Shufka ah ayaa Rabay gaar
Naga horeeya iyo dhacaw wa Carara
ka dib kadaba fagen darawalki labo
WiiL e kirishbaya ahaana waddeen
Gaarigii Shidaalkaana Wa gubeen.
Aniga iyo darawalki haldhinac baan u
Cararway Wiikii kalena ilaa hada
War uma hayno hool iyo Gacsi.
After Waxan aaday South Africa
Dhowr bilood Anoo jooga ayaa nin lakeen
Waxan iska Afgarany iyo isameey Driven
Leince. Azagan Mudo ku Shagaystay
Alaabaha ayaa bakharada iyo Gurigaha
Greey Greey jirey. Dhowr dhalinyaraha
Oo aan Shaga isla bilowday ayay Tuuga
ku gubeen Taayara Magaalada dhexdada
Dadka daan waa daawanyan Cidna Caawin
Kafaa Police - - - - - ? 63

Fig. 3a et b – Texte écrit en somali par Mohamed Burhan, somalien, le 1^{er} avril 2022, camp de transit, Metetí, Panama.

extrêmement intéressant que des migrants d'origine sénégalaise l'aient amené pour te parler. Ils pensent que cet échange est nécessaire, ils se font les intermédiaires dans cette mise en relation, grâce à leur communauté d'expérience (la traversée) avec ce jeune homme. Par ailleurs, les limites de la langue les ont portés à te contacter, toi qui te présentes comme « interprète ». De fait, les personnes avec lesquelles tu échanges organisent des fragments de souvenirs, de sensations, des mots qui donnent une forme à leur histoire, car la question pour eux c'est aussi : « Qu'est-ce que je fais de cette expérience traumatique ? »

M. S. C'est précisément ici qu'intervient l'écriture et qu'elle prend tout son sens et sa place. Car l'écriture est un mode de réorganisation, de mise en forme de leur récit, elle crée un espace-temps, et la graphie permet alors de marquer et de reprendre leurs trajectoires tout en les déposant sur un papier. En effet, comme je l'avais lu dans ton livre *La voix de ceux qui crient* (Saglio-Yatzimirsky 2018), le traumatisme vient tout effracter, renverser et bouleverser, il n'y a plus aucun cadre de rattachement car l'expérience est en-dehors du possible. Il me semble ainsi que l'écriture permet à ce moment-là d'imprimer littéralement un espace-temps qu'ils ont vécu et de le rattacher à un réel, à un possible qui leur paraît parfois si loin : « C'était un cauchemar », « je n'arrive pas à croire ce que j'ai vécu », « it's unbelievable¹⁵ », me disaient-ils souvent.

M.-C. S.-Y. En effet, le passage à l'écriture de cette narration marque deux étapes. Il crée tout d'abord un espace écrit et donc concret entre ces personnes qui viennent de traverser et toi, circonscrivant ce qui vient d'être échangé. Puis, cela crée un repère clair dans le transit : il y a eu la jungle, ce qu'ils déposent sur ton carnet, et maintenant il y a un après, ils vont pouvoir aller de l'avant. Tu gardes le carnet comme s'il était un journal intime qu'on range dans une boîte ou dans un coffre. Psychiquement ce journal existe, il borde l'expérience traumatisante, dont la violence ne déborde plus.

M. S. Plusieurs textes recoupent ainsi à la fois leurs expériences de la jungle et ce qu'ils en ont finalement tiré. Plusieurs traces sont ainsi tel un bilan. Revient alors la question du choix et de leur volonté, de leurs ambitions et du futur qui les rattachent tous à une réalité du transit : continuer !

Masihullah Zazai, un citoyen afghan :

Nous avons quitté le pays et sommes arrivés en avril 2022 au Brésil. De là, nous sommes partis le 9 avril et avons traversé la jungle de Panama, et sommes arrivés au camp de Panama le 22 avril. C'était un voyage dangereux. Nous n'avions pas d'autre moyen, alors nous avons dû traverser ces difficultés pour avoir une vie meilleure.

Masihullah Zazai¹⁶.

15. « C'est incroyable. »

16. Je remercie Ezat pour la traduction de ce texte.

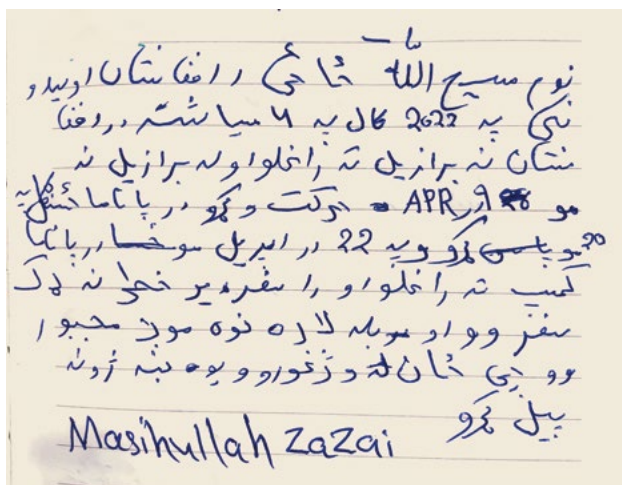


Fig. 4 – Texte écrit en pachto par Masihullah Zazai, afghan, le 22 avril 2022, camp de transit, Metetí, Panama.

M.-C. S.-Y. En effet, ce texte écrit par Masihullah Zazai (*fig. 4*) illustre bien notre propos. Il y a des dates qui fonctionnent comme des repères chronologiques réorganisant l'échelle du temps et qui permettent de se projeter vers le futur. Les «difficultés» sont aussi considérées comme le prix à payer pour «une vie meilleure»; elles sont de l'ordre du possible donc.

(Vive le Khalistan)

Je ne crois pas que la mort advient en tuant le corps. Je crois que c'est en tuant la conscience que la mort advient. Ribin (Salutation au martyr, toi le martyr Bhagat Singh. À la ville, les nôtres ont profité de nous, [ils] nous ont dit le prix. Notre bateau a sombré là où l'eau était peu profonde.)

Il était une fois une tortue et un lapin. Un jour ils eurent l'idée de faire la course. Plein de fougue, le lapin s'élança tout d'un coup, la tortue resta en arrière. [Le lapin] s'endormit en route. Pendant ce temps, la tortue le dépassa. Ainsi, la tortue remporta la course. Il ne faut jamais être orgueilleux.

Ved Prakash Shukla (*fig. 5*)¹⁷

M.-C. S.-Y. Dans ce texte, il y a le nécessaire passage à une vérité plus générale – celle de la fable – pour accepter ce qui s'est passé. À la différence des récits précédents, plus factuels et descriptifs, l'auteur propose une élaboration sous la forme d'un récit poétique, qui donne une autre dimension à son parcours. L'auteur, pendjabi, écrit un mot avec de nombreuses références culturelles. Les premières phrases sont écrites en vers : son histoire singulière est ici rattachée à la grande histoire, politique, des Sikhs. Le récit se fait en trois temps. Il commence par une référence au Khalistan (pays des Sikhs revendiqué dans le mouvement d'indépendance). Bhagat Singh est un héros pendjabi dans l'histoire du mouvement indépendantiste indien. L'aphorisme rappelle que la véritable mort est celle de la conscience, or celle de son auteur est vive, quand bien même le corps est périssable. Dans un second temps, il y a eu confrontation à la mort dans le passage en

17. Merci à Bénédicte Parvaz Ahmad, de l'Inalco, pour la traduction de ce texte.

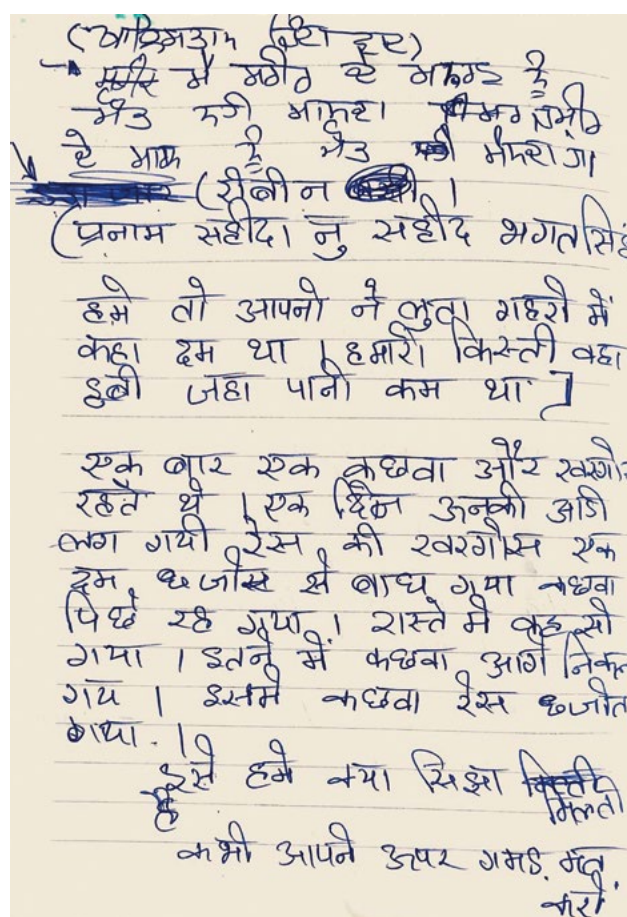


Fig. 5 – Texte écrit en hindi et en pendjabi par Vel Prakash Shukla, indien de Pendjabi, le 27 avril 2022, camp de transit, Metetí, Panama.

bateau et lors du parcours. Enfin, la petite fable évoquée, qui nous est si familière puisqu'elle évoque la fable *Le lièvre et la tortue*, provient des Jatakas ou du Panchatantra dont se sont inspirés Ésope et La Fontaine¹⁸. On pourrait interpréter ces propos comme une identification à la tortue : il poursuit sa route (en même temps que sa lutte), et même si elle est longue et pleine de dangers, il finira par réussir.

Auteurisation : devenir maître de sa narration

M.-C. S.-Y. Il me semble qu'il faut insister sur un point crucial dans cette pratique d'écriture. Les hommes et les femmes que tu rencontres sont au Panama dans l'altérité la plus totale. Par ce dispositif, tu leur permets d'écrire dans leur langue maternelle. Ils expriment leur expérience en allant à la racine, ils vont la dire eux-mêmes et se la dire à eux-mêmes. Tu as quasi-

18. Nous remercions Bénédicte Parvaz Ahmad, traductrice et enseignante à l'Inalco (hindi, ourdou, pendjabi), d'avoir traduit et expliqué ce mot.

ment renversé les positions ! En leur redonnant la possibilité par leurs paroles de s'inscrire dans la réalité d'un échange, ils deviennent maîtres de leur narration et de leurs propos. Peux-tu préciser un peu plus ce qui se joue lors de ces entretiens, et comment ton carnet devient espace d'écriture et de graphie ?

M. S. Donner cette place à la graphie lors de mon terrain ne fut pas du tout préparé en entrant sur le camp. Dès les premiers jours, je rencontrai des personnes qui me racontaient leurs trajectoires de vie de manière incroyablement détaillée, malgré une communication à travers une langue tierce, souvent bricolée sur le moment puis rafistolée pour tenter de se comprendre. Je me retrouvais ainsi à repeindre des pages entières de mots-clés, d'informations, de moments et de phrases qui me semblaient si précieuses tant elles étaient justes dans la qualification de leurs expériences¹⁹. Dès la première semaine, on me demandait ainsi mon carnet pour me préciser certains propos, traduire certains mots dans la langue d'origine et/ou pour dessiner un bout de carte. C'est ainsi que ce carnet est devenu finalement un espace partagé dans le camp, qui se baladait parfois de mains en mains, d'un Somalien à un Afghan à un Guinéen, pour qu'ils puissent « apporter [leur] pierre à l'édifice », comme me dit un homme qui attendait le bus pour l'emmener vers le Costa Rica, seul, assis sur un banc. Petit à petit, le carnet a aussi été perçu comme le leur pour un temps, comme un espace qui leur appartenait et où ils devenaient, finalement, auteurs de leurs histoires.

Les propos de Delphine Leroy nous permettent par ailleurs de comprendre ce passage à l'écriture comme un acte de « liberté et de pouvoir d'action ». En effet, devenir auteur, « c'est évoquer à la fois la capacité visible d'écrire (être auteur ou autrice) et celle d'un pouvoir d'agir (s'autoriser) » (Leroy 2021 : 137). En endossant et en signant, ils prennent acte et agissent, devenant sujets à travers l'acte d'écriture « non pas nécessairement contre quelque chose mais indéniablement pour [eux-mêmes] » (*ibid.*).

On peut voir ici (fig. 6) par exemple que ce texte est triplement identifié par l'auteur : par une signature simple, par un numéro WhatsApp, enfin en se peignant l'empreinte du doigt avec mon stylo bleu, et en le déposant longuement sur son écrit.

M.-C. S.-Y. Oui, « auteur » est le mot juste. À ce moment clé où le carnet est tourné vers eux, se joue une forme d'auteurisation où la parole vient se cristalliser par l'écriture. Car la parole ne laisse pas d'autres traces que ce que tu peux en laisser dans ta propre psyché : ce qui reste, c'est l'écriture et la graphie. Autrement dit, là où la parole ne s'inscrit pas dans l'espace ni dans le temps, l'écriture laisse sa trace. L'écriture après le traumatisme que fut la jungle devient alors tout aussi puis-

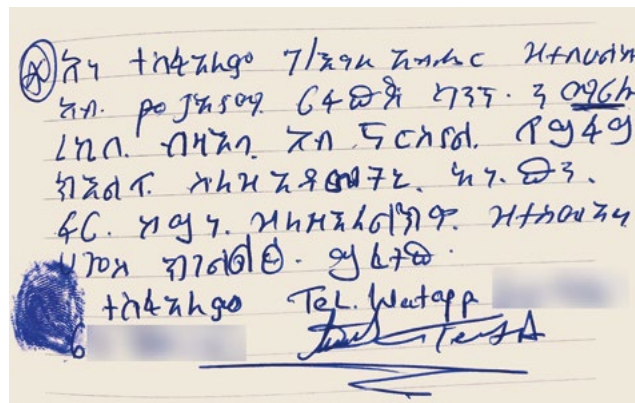


Fig. 6 – Photo de la signature d'un texte écrit en tigrigna par un Érythréen le 6 mai 2022, camp de transit, Metetí, Panama.

sante dans la mesure où elle devient témoignage, et s'inscrit comme une trace d'une mémoire collective. En effet, le dispositif mené réunit finalement les trois dimensions qui doivent être conjuguées pour permettre au récit individuel de s'ériger en témoignage : la dimension épistémologique, il y a une « mise en récit de l'expérience » ; la dimension éthique, le récit produit de la reconnaissance ; puis la dimension créatrice et identitaire de la narration, où l'auteur endosse une signature et devient sujet de son histoire (Saglio-Yatzimirsky 2020 : 13). Dès lors, le récit individuel rejoint une dimension historique et politique, et donc collective.

Par ailleurs, ces trois dimensions réunies offrent à la parole la possibilité de connaître plusieurs évolutions qualitatives de leur récit qui, au départ, n'était pourtant que confusion : 1) les migrants écrivent la réalité pour eux ; 2) ils peuvent l'écrire dans leur propre langue ; 3) cette parole est écrite sur un papier qui va devenir un témoignage. Dans ses travaux sur le témoignage de la Shoah, Régine Waintrater (2003) montre que le passage de la parole singulière à la parole collective est permis par la dimension testimoniale. Cela se produit quand le témoignage est porté par un tiers. Je remarque que les auteurs de ces mots t'ont donné leur patronyme et t'ont autorisée à le garder, ce qui n'est pas du tout courant dans l'expérience de l'exil et de la migration, où il faut faire très attention au nom, parfois le cacher, le transformer. Là, les mots sont signés et revendiqués, parfois les numéros WhatsApp sont inscrits. Élaborer une parole-témoignage avec un tiers, d'autant plus s'il y a une mise à l'écrit, la transforme en parole collective.

M. S. Finalement, et sans le savoir dans un premier temps, cet espace de parole et d'écriture s'est ainsi construit comme un moment important où les personnes peuvent se visibiliser en tant qu'auteurs, s'autoriser à agir mais aussi inscrire ce moment d'écriture comme potentiel acte testimonial et donc collectif. J'aimerais d'ailleurs te proposer un bref détour vers une autre forme de graphie.

19. Le camp étant surveillé par les forces de l'ordre et la DGME panaméenne, la possibilité d'enregistrer était presque nulle ; lorsque la possibilité s'est présentée, elle fut par ailleurs refusée à plusieurs reprises par les migrants pour des questions généralement de sécurité.

Traces informelles : du personnel au collectif ?

M.S. Cette graphie informelle, autrement dit qui ne fait pas partie du projet d'écriture, est une graphie plus personnelle, parfois cachée ou secrète, qui a été partagée avec moi dans certains entretiens, et qui me semble faire écho d'une autre manière à notre propos.

Ce cahier (fig. 7), à moitié mouillé lors de la traversée de la jungle, m'est présenté par un homme d'origine sénégalaise que je rencontre sur un banc au sein du camp. Au moment de m'expliquer son parcours et ses diverses expériences, il sort son carnet ainsi que son téléphone qui deviennent tous les deux des outils pour détailler et narrer sa trajectoire. Il m'explique que ce cahier retrace toute sa route. Avant de partir du Brésil, il a collecté toutes les informations concernant le trajet via des sources diverses (amis, YouTube, WhatsApp, etc.) et il a inscrit avec le plus de détails possibles (ville, heure, type de transport, numéro coyote²⁰, informations clés) l'ensemble du parcours, comprenant aussi des schémas des passages de frontières signalés comme étant difficiles. Chaque jour, et même lors de son périple dans la jungle, il tente d'apporter de nouvelles informations, de les « réactualiser » en quelque sorte. Intercalés entre chaque page de route, des poèmes et des fables : « J'écris ce dont je me souviens, ce que j'ai appris par cœur, comme les fables de La Fontaine à l'école. » Il me précise ensuite qu'il tient beaucoup à son carnet, que peut-être un jour il en fera un livre, et qu'ainsi il pourra partager son expérience.

M.-C. S.-Y. Ce jeune homme réussit à transmuter directement son expérience difficile en une expérience partageable, en l'organisant dans le temps : celui de la préparation, celui de la traversée, celui de l'après. Il veut actualiser et faire de son expérience un espace d'information exhaustive, y mêlant l'intérêt factuel mais aussi son expérience subjective plus personnelle. C'est à la fois un carnet (mouillé qui plus est, menacé d'invisibilisation car l'encre s'efface) et un morceau de lui-même : c'est « toute [sa] route ». Il lui permet sans doute de conjurer la part d'angoisse de la route (saut dans l'inconnu et le danger) tout en l'inscrivant dans la volonté de partager collectivement. Il légitime son expérience personnelle.

M.S. J'aimerais conclure ce dialogue avec toi par un extrait de mon carnet de terrain qui, à la lumière de nos divers échanges, m'a bouleversée lorsque je l'ai relu :

Assis à une table de pique-nique, un groupe de personnes venant de Guinée et du Cameroun discutent ensemble. Je me joins à eux pour discuter de leurs parcours et surtout de la suite, lorsque l'un d'eux m'interpelle pour me demander ce que j'écris sur mon carnet, que je tenais dans les mains à ce moment-là. Après lui avoir expliqué, il me lance :

« J'écris beaucoup dans un carnet aussi, j'écris les choses qui me passent par la tête, puis je laisse sur le chemin. Là j'ai perdu mon carnet, il était mouillé. Mais au moins, on garde une trace de toi, si tu ne vis plus. Si quelqu'un le ramasse ça laisse une trace de toi. Puis écrire ça m'aide aussi pour oublier, à me déconcentrer des sujets qui me préoccupent. Des fois j'écris aussi sur le chemin, sur ce qu'il se passe. »

(Jeune Camerounais, 11 mai 2022, camp de transit, Metetí, Panama.)

Sur cette note, je décide de lui donner mon stylo, et d'aller lui chercher quelques feuilles dans la tente de l'Unicef réservée pour l'accueil des enfants. * Je rentre avec mes chaussures, je n'avais pas le droit* Puis je sors de l'autre côté, lui donne les feuilles, je m'excuse de ne pas avoir un carnet, il plie alors les feuilles en deux et me dit : « Voilà, it's a book. »

Carnet d'enquête Marilou Sarrut, le 11 mai 2022, camp de transit, Metetí, Panama

Ce jeune homme a décidé de ne rien laisser dans mon carnet quand je le lui ai proposé. Ce fut peut-être une manière de me signifier qu'il souhaitait garder le pouvoir sur sa graphie en décidant : où, quand et pour qui il laisserait traces. Par ailleurs, sa manière de décrire précisément la fonction de l'écriture, que nous avons tenté de démêler dans notre dialogue, me semble particulièrement percutante. Pour lui, elle est avant tout une « aide », lui permettant de se « déconcentrer des sujets », de déposer ses expériences traumatiques, mais aussi un moyen de garder « une trace de toi ». Autrement dit, même si la vie n'est plus, un témoignage est laissé pour dire « j'ai été là » et « je l'ai vécu ». Ainsi, cette trace qui lui appartient est personnelle, mais en la laissant sur le parcours, elle devient trace de témoignage, elle appartient ainsi à une mémoire collective.

Récits graphiques et itinérances. Que laisse-t-on en transit ?

La question des traces dans le transit est essentielle car elle visibilise des vies qui passent, des corps qui circulent, des souffrances qui sont vécues, des violences qui sont faites, elle permet donc de rendre visible l'expérience de la migration. Ces traces de transit diverses et multiples, qu'elles soient graphiques, formelles ou bien informelles, personnelles et/ou collectives, intentionnelles ou bien laissées par inadvertance, sont autant de preuves que la migration ne peut se réduire à un point de départ A et à un point d'arrivée B. Ainsi du vêtement d'enfant laissé dans la boue car le sac était trop lourd, du carnet laissé derrière dans la jungle aux morceaux de plastique bleu accrochés aux arbres pour indiquer la suite du chemin, jusqu'à ce moment où ils écrivent de manière formelle que, oui, ils ont été là, ils l'ont fait et ils ont survécu, ils ont tous à leur manière laissé traces d'eux-mêmes.

20. Le coyote représente sur le continent américain ce qu'on appelle en Europe un « passeur » qui, contre un échange monétaire, organise la circulation des personnes de manière illégale à travers les pays et notamment aux abords des frontières.

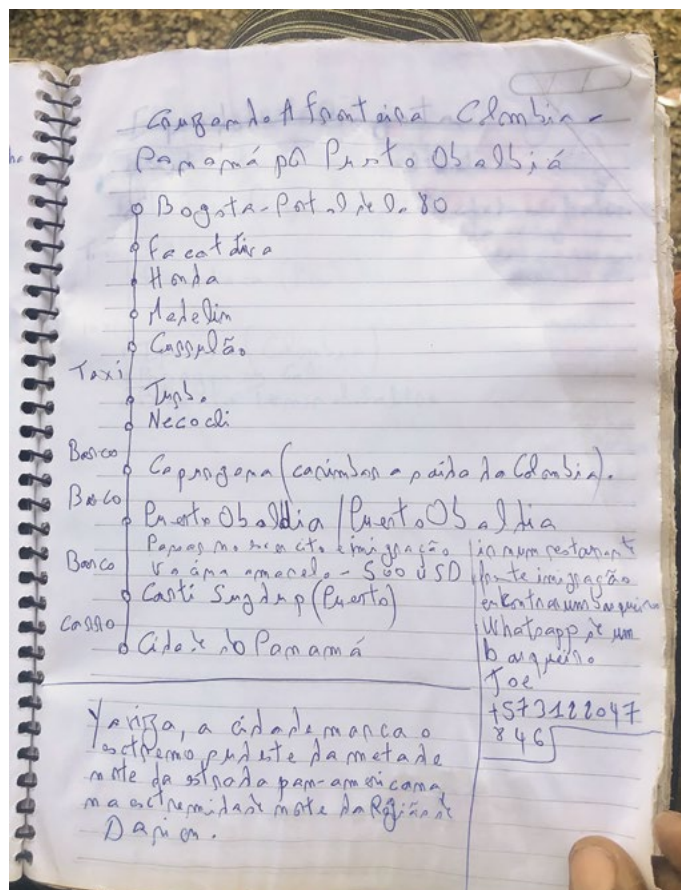
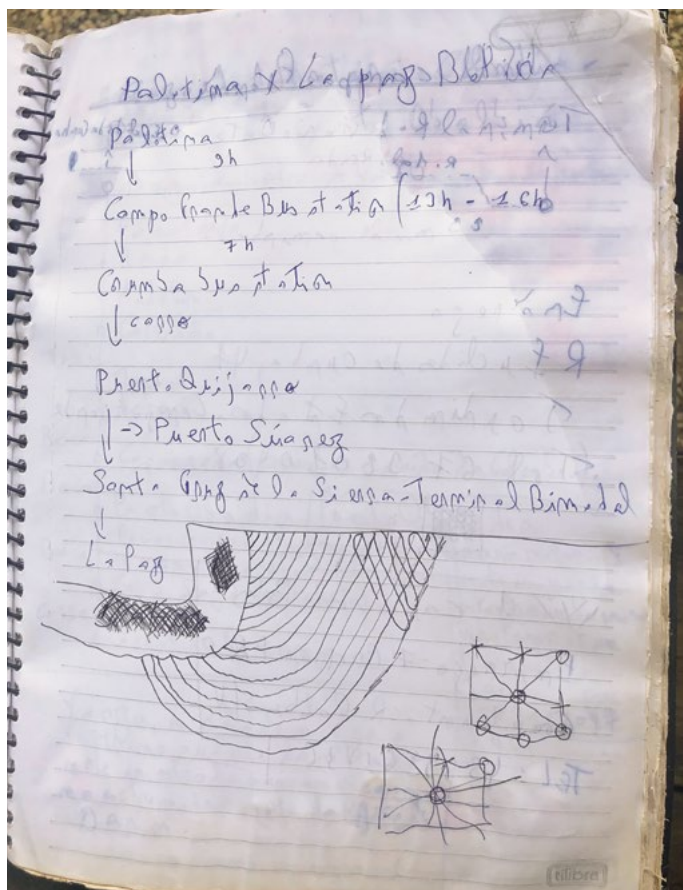


Fig. 7a et b – Photographie d'un cahier à spirale A4 d'un Sénégalais, 25 avril 2022, camp de transit, Metetí, Panama.

Remerciements

Je souhaiterais avant tout remercier les personnes que j'ai rencontrées lors de mon terrain et qui ont accepté de s'asseoir, d'échanger, de partager et de se confier à moi et de me faire confiance. Je leur souhaite à toutes d'avoir pu rejoindre et atteindre leurs rêves qu'elles m'ont confiés sous une tente, au bord de la route, dans un bus, ou bien à la sortie de cette jungle. J'espère qu'aujourd'hui elles peuvent se trouver sous un toit et enfin en sécurité. Un remerciement particulier à Sonia, psychologue MSF dans le camp de transit, qui en plus d'avoir fait un travail exceptionnel auprès des migrants, m'accompagnait et me portait dans mon projet tout au long des deux mois que j'ai passés au sein du camp. Nous souhaitons aussi remercier Filmon Ghebregabher, Amina Adam Hussein, Bénédicte Parvaz Ahmad, Tanvir Hassan et Ezat, qui ont accepté de faire partie de ce projet en traduisant les traces graphiques.

Bibliographie

- APPELLELD A. 2012. *Le garçon qui voulait dormir*. Paris, Points.
- LAUB D. 2015. « Arrêt traumatique du récit et de la symbolisation : un dérivé de la pulsion de mort ? ». *Le Coq-héron*, 220, « Une clinique de l'extrême, Dori Laub », p. 67-82. En ligne : <<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2015-1-page-67.htm>>.
- LEROY D. 2021. « Transformations intimes et écritures de soi : auteurisations de femmes migrantes en France ». *Nouvelles pratiques sociales*, 32(2), p.130-154. DOI : <10.7202/1085516ar>.
- MARCHAL R. 2018. « Une lecture de la radicalisation djihadiste en Somalie ». *Politique africaine*, 149(1), p. 89-111. En ligne : <<https://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2018-1-page-89.htm>>.
- SAGLIO-YATZIMIRSKY M.-C. 2018. *La voix de ceux qui crient. Rencontre avec des demandeurs d'asile*. Paris, Albin Michel.
- SAGLIO-YATZIMIRSKY M.-C. 2020. « Introduction. Dire le désastre : adresser et attester ». In : Saglio-Yatzimirsky M.-C. (dir.), *Violence et récit : dire, traduire, transmettre le génocide et l'exil*. Paris, Hermann.
- WAINTRATER R. 2003. *Sortir du génocide. Témoigner pour réapprendre à vivre*. Paris, Payot.
- WOLMARK L. 2020. « Transmettre pour exister : la fonction des récits traumatiques ». In : Saglio-Yatzimirsky M.-C. (dir.), *Violence et récit : dire, traduire, transmettre le génocide et l'exil*. Paris, Hermann.